

DANS LES YEUX D'UN ENFANT : NARRER LE TRAUMATISME DES ENFANTS
VICTIMES ET BOURREAUX DE LA GUERRE CIVILE DANS LA LITTERATURE
D'AFRIQUE NOIRE FRANCOPHONE

By

Irene Kemunto Momanyi

A THESIS

Submitted to
Michigan State University
in partial fulfillment of the requirements
for the degree of

French-Master of Arts

2017

IN THE EYES OF A CHILD: NARRATING TRAUMA OF CHILD VICTIMS AND
PERPETRATORS OF CIVIL WAR IN FRENCH-SPEAKING SUB-SAHARAN AFRICA

By

Irene Kemunto Momanyi

A THESIS

Submitted to
Michigan State University
in partial fulfillment of the requirements
for the degree of

French-Master of Arts

2017

RÉSUMÉ

DANS LES YEUX D'UN ENFANT : NARRER LE TRAUMATISME DES ENFANTS VICTIMES ET BOURREAUX DE LA GUERRE CIVILE DANS LA LITTÉRATURE D'AFRIQUE NOIRE FRANCOPHONE

Irene Kemunto Momanyi

Les guerres civiles sont devenues un phénomène commun dans de nombreuses nations africaines. Les enfants sont vulnérables et deviennent donc les plus touchés. Le traumatisme causé par les guerres civiles sur les enfants est à long terme. Cette thèse analyse la narration du traumatisme par les enfants victimes et bourreaux de la guerre civile en Afrique noire francophone. L'analyse se fait à travers deux romans de fiction: *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma (2002) et *Johnny chien méchant* (2000) d'Emmanuel Dongala. Dans les deux romans, les narrateurs sont des enfants et leur récit met en lumière des faits importants sur les guerres civiles en Afrique, en particulier sur la façon dont elles affectent les enfants. La première partie de cette thèse est consacrée à expliquer le phénomène de la guerre civile tel que raconté par les enfants et relier les informations fournies par les narrateurs aux vérités historiques. La deuxième partie traite des récits des enfants sur le traumatisme infligé par la guerre et comment cette narration de traumatisme peut être réparatrice pour les narrateurs. Cette thèse conclut montrant une nouvelle perspective que les narrateurs enfants apportent aux récits globaux sur les guerres civiles - celle d'un enfant, une perspective oubliée et souvent refoulée. Les enfants sont le berceau de l'humanité et l'importance de cette perspective ne peut être surestimée.

Mots clés : Narration, récit, traumatisme, réparation, guérison, vulnérabilité, précarité, enfant, autonomie (agency), histoire, fiction, guerre civile

ABSTRACT

DANS LES YEUX D'UN ENFANT : NARRER LE TRAUMATISME DES ENFANTS VICTIMES ET BOURREAUX DE LA GUERRE CIVILE DANS LA LITTERATURE D'AFRIQUE NOIRE FRANCOPHONE

Irene Kemunto Momanyi

Civil wars have become a common phenomenon in many African nations. Children are vulnerable and so become the most affected. The trauma caused by civil wars on children is long-term. This thesis analyzes the narration of trauma by child victims and perpetrators of civil war in French-speaking Sub-Saharan Africa. The analysis is done through two fiction novels: Ahmadou Kourouma's *Allah n'est pas obligé* (2002) and Emmanuel Dongala's *Johnny chien méchant* (2000). In both novels, the narrators are children and their narration brings into light important facts about civil wars in Africa particularly how they affect children. The first part of this thesis is dedicated to explaining civil war phenomenon as narrated by children and linking information provided by narrators with historical truths. The second part discusses children's narratives on trauma imposed by war and how this narration of trauma can be reparative to the narrators. This thesis concludes showing a new perspective that child narrators bring to the global narratives on civil wars –that of a child, a forgotten and often overlooked perspective. Children are the cradle of humanity and so the importance of this perspective cannot be overstated.

Key words: Narration, narrative, trauma, reparation, healing, vulnerability, precariousness, child, agency, history, fiction, civil war

This thesis is dedicated to my professor and advisor Anna Norris.
I thank you for believing in me and supporting my dreams.
I remember you and treasure all memories that we shared.

ACKNOWLEDGEMENTS

The present work is the fruit of dedication, sacrifice and support offered by many people whose help remains immeasurable. I first think of Prof. Safoi Babana-Hampton who accepted to step in and take over the advisory role within a short period and helped reorient my research. I also thank Prof. Valentina Denzel, the second reader for my thesis, for her unwavering support and encouragement. Both of you have been instrumental in seeing this thesis through. I want to thank all my other professors at Michigan State University who molded me to be who I am today. To my grandmother Pacificah Ang'ira and my uncle Cepha Ang'ira, who have been more than family to me, offering emotional support despite the distance between us. Thank you "Shosh" and "Papi", you two are my inspiration. There are countless other resources and contributions that I depended on from friends and colleagues that I am unable to mention in person. I am very grateful to you all for making this possible. May God's blessings be upon you all.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES ABRÉVIATIONS	vi
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PARTIE 1	9
LA GUERRE CIVILE EN AFRIQUE NOIRE	9
La littérature de la guerre : la fiction historicisée	9
Causes et caractérisation des guerres civiles en Afrique	13
<i>Mauvaise gouvernance</i>	14
La pauvreté et l’analphabétisme	14
Le népotisme et le tribalisme	17
<i>Les intérêts personnels</i>	19
<i>Ingérence étrangère</i>	21
<i>Les médias locaux et étrangers</i>	22
<i>Les organisations internationales</i>	23
<i>Les seigneurs des guerres</i>	25
<i>Les violences extrêmes</i>	26
<i>Les violations des droits humains</i>	27
<i>Pillage</i>	28
PARTIE 2	29
LA NARRATION ET LE TRAUMATISME	29
Introduction	29
Le résumé des romans analysés	29
Narrer le traumatisme	34
<i>La définition du traumatisme</i>	34
<i>La manifestation du traumatisme</i>	35
<i>Les rôles de la narration du traumatisme</i>	36
Restitution de l’humanité	37
L’affirmation de la vie face à la mort	41
La reconstruction de la mémoire	43
<i>Les défis de la narration</i>	45
La narration au service de la réparation	46
CONCLUSION	50
BIBLIOGRAPHIE	52

LISTE DES ABRÉVIATIONS

RFI	Radio France internationale
CICR	Comité Internationale du Croix-Rouge
FLN	Front de libération nationale
NPFL	National Patriotic Front of Liberia
RUF/SL	Revolutionary United Front of Sierra Leone
CFA	Communauté Financière Africaine
FMI	Fonds monétaire international
HCR	Haut Commissariat pour les réfugiés
BBC	British Broadcasting Corporation
CNN	Cable News Network
PTSD	Post Traumatic Stress Disorder (Stress post-traumatique)
MDLDP	Mouvement pour la libération du peuple
ONG	Organisation non gouvernementale
ONU	Organisation des Nations Unies

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Suite à leur indépendance, les nations africaines se sont plongées dans des conflits internes et ces nations ont ainsi eu une longue histoire de guerres civiles. À commencer par le Soudan en 1956, le Congo en 1960 et le Nigeria en 1967, puis le génocide au Rwanda en 1994 et en Sierra Leone entre 1991 et 2002, ces guerres ont fait des ravages sur les vies des Africains, elles ont détruit leur économie, dissolu les institutions politiques et déstabilisé le réseau social de la famille. En dépit du fait que les racines de ces guerres sont liées à des facteurs intérieurs aux pays touchés et parfois des forces externes, Taisier M. Ali et Robert O. Matthews écrivent : « The colonial legacy cannot be ignored, for colonial rule has helped to define and shape the societies from which have emerged civil wars » (3). C'est évident donc que l'héritage colonial joue un rôle dans les politiques des pays anciennement colonisés et en conséquence dans les guerres civiles dans ces pays.

Lors d'un entretien avec Radio France internationale (RFI), l'économiste égyptien Samir Amin a expliqué que le colonialisme a cédé la place à de nouvelles formes d'impérialisme. Dans ses mots par exemple, ce que l'on appelle l'aide occidentale impose aux pays africains la conditionnalité « qui donne la possibilité du pillage des ressources naturelles du continent africain, non seulement le pétrole et le gaz, mais également les nouvelles ressources naturelles que sont la terre agricole et, on peut dire, l'eau et l'air »¹. Amin remarque de plus que les

¹ <http://www.rfi.fr/emission/20170313-samir-amin-france-anticolonial-tiers-monde-ua-independances-colonisation-imperiali>

dirigeants africains sont des comparses dans ce pillage du continent africain car ils appartiennent à une petite minorité qui est bénéficiaire des miettes financières. Ces sociétés d'où émergent les guerres civiles possèdent une histoire coloniale, mais les causes de ces guerres ne peuvent pas être exclusivement attribuées au colonialisme.

Il y a d'autres raisons qui peuvent expliquer l'éclatement des guerres civiles. Didier Anoh Brou énumère certaines des causes :

Certains paramètres tels que le centralisme excessif du pouvoir, l'absence de démocratie, le déficit de consensus national, le piétinement des libertés individuelles et collectives [...] des facteurs tels que les crises identitaires dues à des clivages ethniques ou claniques, le chauvinisme de mauvais aloi [...] les questions de conquêtes d'espace et d'affirmation de soi. (135).

Ali et Matthews pose la question suivante:

Beyond the impact of colonialism, to what extent are the wars rooted in the socioeconomic structures of post-colonial society – the result of such factors as ethnic/communal cleavages, ideological/political differences, disparities in economic wealth, intra-elite rivalries, general weakness in national societies, and environmental problems? (4).

Ali et Matthew affirment de plus que les conflits émergent moins des facteurs structureaux présentés ci-dessus que l'échec de la gouvernance ou de la mauvaise gestion de la part des gouvernements, d'abord des divisions ethniques, puis du désaccord racial, des différences religieuses et enfin des disparités économiques régionales (4).

En raison des conflits armés, diverses situations se créent et s'imposent aux populations.

Souvent, les enfants en sont les principales victimes du fait de leur vulnérabilité. En raison du chaos qui règne pendant ces conflits, les enfants se trouvent séparés de leurs familles et démunis

de soins et de besoins essentiels. En résultent alors ceux qui deviennent enfants soldats, d'autres qui se sont déplacés, sont exploités (exploitation sexuelle ou travail forcé), détenus, handicapés, orphelins, entre autres.² Le CICR, dans son magazine du novembre 2009 titré *Les enfants dans la guerre*, commence par la phrase « Un conflit armé rend encore plus vulnérables ceux qui le sont déjà, en particulier les enfants » (1). C'est cette vulnérabilité des enfants que mettent en lumière des études telles que *War and Children* par Kendra E. Depuy et Krijn Peters, *Forgetting Children born of War* par R Charli Carpenter et *Kadogo : Enfants des Guerres d'Afrique Centrale* par Hervé Cheuzeville. Même après la fin de ces guerres, les enfants portent pendant des années les cicatrices surtout psychiques, manquent les besoins essentiels et il leur devient difficile de s'intégrer à la société.

Les guerres et la violence sont un phénomène qui a inspiré un grand nombre de livres historiques, aussi bien que fictifs, à travers l'histoire. Les romanciers qui ont été inspirés par les guerres sont nombreux à travers les époques comme le note Brou :

De Homère à Platon, de Virgile à Thucydide, de Rabelais à Montaigne, d'Henri Barbusse à Boubacar Boris Diop, la guerre est à l'origine d'une littérature abondante qui s'inspire des conflits armés meurtriers et historiques tels que la Guerre du Péloponnèse, la Guerre de Troie, la Guerre de cent ans ou les deux guerres mondiales, et aujourd'hui, les guerres civiles en Afrique (8).

Les guerres civiles en Afrique comme le souligne les mots de Brou ci-dessus sont devenues une source d'inspiration aussi pour les romanciers africains et depuis que les conflits armés se sont accrus et que l'espace africain est envahi par les armes, les militaires, les milices et les enfants-soldats, la littérature africaine s'intéresse de plus en plus à la guerre (Brou, 8). On peut dire que

² <http://www.humanium.org/fr/enfants-dans-la-guerre/> (Humanium est une ONG internationale de parrainage d'enfant engagée à mettre fin aux violations des droits de l'enfant dans le monde)

la guerre provoque l'imagination et devient une source d'inspiration. Aujourd'hui, la guerre est un thème récurrent dans la littérature africaine et la littérature sert comme un moyen de représenter, de critiquer et de penser la guerre.

Comme il a été indiqué ci-dessus, les enfants sont les victimes les plus touchées dans les conflits armés car ils sont très vulnérables. Néanmoins, ces enfants n'ont pas de plateforme pour présenter leurs expériences pendant la guerre et le traumatisme que les guerres engendrent dans leurs vies. La voix de l'enfant témoin ou victime de guerre est minoritaire et c'est en partie la raison pour laquelle il y a eu récemment un intérêt de la part de quelques romanciers à se servir des enfants narrateurs dans leurs romans qui s'inspirent des guerres civiles en Afrique. Cet intérêt pour l'écriture de la guerre et plus particulièrement pour la narration par un enfant mène à mes questions principales de recherche : Quelles sont les conditions engendrant le traumatisme et les conséquences du traumatisme chez ses victimes? Comment l'enfant narrateur exprime-t-il son traumatisme et le traumatisme de l'enfant en général suite à ces guerres civiles? Quelles sont les conditions à mettre en place pour permettre la guérison et la réparation des effets de ce traumatisme chez l'enfant?

Afin de pouvoir répondre à ces questions, je vais me servir de deux de ces romans où les auteurs ont tous les deux privilégié une narration par les enfants : *Johnny chien méchant* (2002) d'Emmanuel Dongala dont l'histoire se passe au Congo et *Allah n'est pas obligé* (2000) d'Ahmadou Kourouma dans laquelle le protagoniste narrateur de l'histoire traverse des pays différents : la Guinée, la Sierra Leone, le Liberia et la Côte d'Ivoire. Les années 2000s est un

moment tournant dans les guerres civiles en Afrique avec la fin des guerres civiles au Congo en 1999, en Sierra Leone en 2002 et au Liberia en 2003. Avec la fin de ces guerres civiles, il devient plus aisé d'en parler et c'est en 2000 que l'ONU adopte la Protocole facultatif à la Convention relative aux droits de l'enfant, concernant l'implication d'enfants dans les conflits armés. Les deux événements ci-dessus montrent la perspective globale au début 2000s et alors il n'est pas surprenant que les deux livres ayant des protagonistes enfants de guerre sortent en ce moment. Il devient plus facile aussi pour les médias d'accéder les zones des guerres aussi bien que les survivants. Cela peut aussi être associé aux campagnes globales pour faciliter la reconstruction des lieux et des gens touchés par les guerres qui étaient popularisées par les icônes globales par exemple la campagne ONE de Bono (Bono - ONE Campaign). Mon choix de ces deux romans est dû alors au fait que les deux ont un lien thématique commun, la guerre civile, et que les guerres civiles dont on parle dans ces deux romans se passent en Afrique noir francophone. De plus, les protagonistes qui sont aussi les narrateurs dans les deux cas sont des enfants. Enfin, ce sont des récits à la première personne.

Je m'intéresse au sort des enfants pendant les guerres civiles en Afrique puisqu'aborder le sujet de l'enfant c'est à la fois aborder l'humanité elle-même car l'enfant est le berceau de l'être humain. Si je m'intéresse à la perspective enfantine, c'est aussi à cause de la marginalisation des autres voix dans les récits globaux inspirés par les conflits, surtout les voix des femmes et des enfants, par exemple le cas de la guerre d'Algérie où pendant longtemps on n'avait eu que la version des soldats français, refoulant les voix des autres acteurs de cette guerre ; les Harkis, les Pieds Noirs, les Algériens (surtout les membres du FLN) et les femmes. Les enfants narrateurs

insèrent une nouvelle perspective dans les récits de guerre où pendant longtemps, la voix de l'homme est restée dominante.

Les deux œuvres à l'étude ont inspiré des recherches savantes, mais la grande partie de ces recherches ne se focalise que sur l'enfant soldat, et non l'enfant en général, et encore moins sur la narration du traumatisme, les techniques de narration et de la réparation entreprise à travers cette narration. D'où le souci de cette recherche de présenter les techniques mises en œuvres par l'auteur pour représenter les enfants narrateurs de ces deux romans narrant leur traumatisme. Il s'agira d'une mise en scène de l'acte de narration, et de comprendre comment l'enfant peut arriver à la guérison et à la réparation des effets du traumatisme par le moyen du récit et la prise de parole. Il s'agira aussi au cours de cette recherche d'une tentative de démontrer la relation entre la narration et la réparation s'inspirant de Mireille Rosello, qui a consacré une étude à cette question « *The Reparative in Narratives: Works of Mourning in Progress*» (2010). Mon hypothèse est que grâce à la narration, l'enfant arrive à l'affirmation de son autonomie, de son humanité. Et puisque je m'intéresse aux enfants au temps de guerre, il serait important que j'accompagne ces narrateurs pendant leur narration pour pouvoir tirer leur point de vue d'enfant en tant que victimes, bourreaux ou les deux, au temps des guerres civiles, donc présenter les faits d'après leur perspective, d'où le choix du titre de mon mémoire: *Dans les yeux d'un enfant*. Bien que les œuvres choisies ne concernent pas des témoignages, les auteurs se sont inspirés des effets réels et la lecture de ces deux livres suscite une réaction chez le lecteur comme s'ils portaient sur des récits réels comme je vais le démontrer dans le cadre de mon étude. Dans le livre de Kourouma, il y a un enfant narrateur, tandis que dans celui de Dongala, il y en a deux. Il y ainsi

trois enfants narrateurs, chacun avec sa technique de narration et sa perspective relative à ses expériences pendant la guerre. Cette étude est ainsi basée sur ce que ces enfants nous informent.

Cette recherche sera divisée en deux parties. La première sera consacrée au contexte historique dans lequel se situent les deux romans, car bien que les deux œuvres soient fictives, elles adoptent une perspective réaliste, ce que Brou désigne comme « une œuvre d'imagination censée produire l'effet de réalité (11) ». Il y a dans *Allah n'est pas obligé* par exemple des lieux, des noms de personnes et des événements qui peuvent référer à la réalité des guerres civiles en Sierra Léone et au Liberia. Dans *Johnny chien méchant*, bien qu'il s'agisse de la fictionnalisation pure, « le lecteur n'a cependant pas de difficulté à reconnaître le Congo où paradent les milices armées jusqu'aux dents » (Brou, 125). En me servant des livres d'histoire, je vais faire une comparaison avec les romans pour pouvoir peindre le contexte d'où sort la narration aussi bien que la caractérisation des guerres civiles. Ce lien que je tenterai d'établir entre la réalité historique et mes textes de bases est important vu que ma recherche est inspirée par un besoin de trouver une solution pour les enfants victimes et survivants de la guerre. C'est un lien qui va démontrer que bien que les œuvres primaires soient fictives, elles peuvent faire une grande contribution dans la lutte contre la guerre, c'est-à-dire les efforts menés après la guerre pour intégrer les enfants dans la société et plus important encore, de mettre fin à la guerre.

Dans la deuxième partie, je vais aborder d'abord le sujet du traumatisme dans la narration. Les questions auxquels j'essaierai de répondre sont : Comment le traumatisme est-il exprimé ?

Quelle est la forme privilégiée dans ces deux romans pour l'exprimer? Quel est le vocabulaire

dont se sert le narrateur ? Comment est-ce que la mémoire et la vérité sont-elles construites ? Ensuite, je vais démontrer comment la narration peut mener à la réparation et à la guérison. On peut voir que ces deux auteurs, Kouroumah et Dongala, en présentant la laideur des conflits armés, visent à provoquer chez le lecteur un sentiment de souci pour l'avenir des sociétés touchées par ces guerres et au plan plus large, l'avenir de l'être humain qui est l'enfant d'aujourd'hui. En ce qui concerne les enfants, j'examinerai les moyens par lesquels la narration fournit un outil valorisant leur humanité, «an enabling frame », pour reprendre l'expression de Mireille Rosello, afin d'affirmer leur autonomie (*agency*).

Cette recherche est pertinente car chaque jour, les actualités ne manquent pas d'infos sur des groupes et personnes fuyant leurs pays et régions, à la recherche de plus de sécurité et de meilleures conditions de vie. Les conflits internes ne sont pas particuliers aux pays africains car ils touchent à présent aussi les pays du Moyen Orient tels que l'Iraq et la Syrie, l'Asie tels que l'Afghanistan, le Pakistan, le Cambodge, etc. Cette recherche peut ainsi au sens plus large s'appliquer aux autres pays du monde, car je soutiens la thèse que les conséquences des guerres pour les enfants, quelles qu'elles soient, peuvent être généralisées globalement et que les enfants restent toujours les victimes les plus vulnérables. Et si on croit toujours que l'enfant est le devenir de l'être humain, il faut qu'il soit protégé par tous les moyens possibles.

PARTIE 1

LA GUERRE CIVILE EN AFRIQUE NOIRE

Plusieurs historiens ont étudié le phénomène de la guerre civile en Afrique. Issaka K. Souaré définit la guerre civile comme « un conflit armé et organisé qui se déroule à l'intérieur d'un État internationalement reconnu, et qui défie et menace la souveraineté de cet État avec une revendication politique ; cet État étant une partie principale au conflit et les insurgés ou rebelles étant entièrement ou en majorité des citoyens de cet État» (21). Les caractéristiques communes de ces guerres civiles incluent la violence extrême, les violations des droits humains, le pillage etc. Dans cette partie, je vais donner le contexte historique où se situent les œuvres primaires. Je vais mettre en lien les éléments des œuvres de fiction avec ceux des œuvres historiques traitant des guerres civiles en Afrique car, comme le rappelle Brou : « la littérature romanesque s'appuie souvent sur des faits de société » (9).

La littérature de la guerre : la fiction historicisée

Je m'inspire ici de l'étude détaillée de Didier Anoh Brou qui porte sur la guerre civile dans le roman d'Afrique noire francophone. D'après lui, « le roman de la guerre est surtout une œuvre d'imagination qui est censée produire l'effet de réalité. Il ne s'agit pas d'une copie, de la reproduction exacte de la guerre civile, mais d'une représentation artistique, d'une reconstruction d'un phénomène par des mots, selon un auteur ou artiste donné » (11). Dans le roman de la guerre, il y a des éléments qui font référence aux guerres dont le roman traite et qui peuvent mener le lecteur à penser que le roman est un témoignage et non une œuvre de fiction et c'est

grâce aux œuvres fictives que le lecteur a un goût de ce qu'est la guerre civile à travers sa représentation artistique. Voici comment Brou écrit sur cette représentation artistique de la réalité :

La représentation de la réalité dans la fiction romanesque, la textualisation des faits constituent justement l'enjeu de l'écriture littéraire. La guerre référentielle subit un traitement artistique qui fait d'elle un objet littéraire entre les mains de l'artiste romancier. D'abord au niveau du système narratif avec le choix des mots dans la description, la relation de faits ou événements, les données fournies par le narrateur etc. Ensuite, dans le discours des personnages qui racontent ou qui décrivent les faits de guerre, qui s'interrogent, font des réflexions et des commentaires, analysent des situations dans des monologues intérieurs (12).

On parle alors ici de « guerre référentielle », expression de Brou, puisque les romanciers se réfèrent aux guerres qui ont eues lieu. Le Liberia et la Sierra Leone composent deux pays qui ont été secoués par la guerre civile et qui ont servi de référence de la gravité des guerres civiles dans les sociétés impliquées à cause des atrocités qui les ont marqués telle l'amputation des mains. Nombreux sont les livres d'histoire qui traitent de la guerre dans ces deux pays. Souaré, qui énumère les guerres civiles et les coups d'État en Afrique de l'Ouest depuis l'indépendance de ces pays, aussi bien que la période pendant laquelle ces guerres ont eu lieu, nous fournit des informations sur les deux pays ci-dessus : « En premier lieu, c'est la rébellion de Charles Taylor avec son *National Patriotic Front of Liberia* (Front patriotique national du Libéria – NPFL) qui amena au pays une guerre civile sanglante de six années (1990 – 1996). Elle a été suivie du *Revolutionary United Front of Sierra Leone* (Front révolutionnaire uni de Sierra Leone – RUF/SL) de Foday Sankoh de 1991 en 2001 » (Souaré, 16). Dans le livre de Kourouma qui est notre premier texte de base, *Allah n'est pas obligé*, les guerres civiles qu'aborde le narrateur enfant, Birahima, se déroulent au Liberia et en Sierra Leone. Le récit possède des informations qui peuvent être mises en relation avec les faits historiques comme ils nous sont présentés par Souaré par exemple. Birahima nous introduit à la guerre civile au Liberia par une mention des

noms de personnes responsables, qu'il appelle les bandits : « Il y avait au Liberia quatre bandits de grand chemin : Doe, Taylor, Johnson, El Hadji Koroma, et d'autres fretins de petits bandits » (53). Il y aussi une mention des « bandits » de la Sierra Leone : « Le leader du RUF, le Caporal Foday Sankoh, avait commencé des formations militaires en Libye avec son ami et mentor libérien, Charles Taylor » (87), [...] C'est le capitaine Valentine Strasser qui le remplace (176) ». Les noms des personnes dans *Allah...* comme nous le voyons sont les noms des personnes impliquées dans les guerres dont Birahima parle. Et comme nous le voyons dans ces deux citations de Souaré et de Kourouma, les noms tels Charles Taylor et Foday Sankoh sont ceux des gens qui ont vraiment existé et mené des rebellions provoquant des guerres civiles dans les deux pays respectivement.

Il y a aussi dans *Allah...* une correspondance entre la période mentionnée et la période historique pendant laquelle les guerres civiles ont eu lieu. La guerre civile au Libéria commence en 1990 et se perpétue jusqu'en 1996, celle de la Sierra Leone se passe entre 1991 et 2001 comme nous le voyons dans la citation de Souaré. Les dates précisées par Birahima dans son récit rentrent dans ces deux périodes. Il précise la date quand la guerre civile a éclaté en Sierra Leone sous la houlette de Foday Sankoh, et cette date correspond à la date historique: « Le 23 mars 1991 au matin, il (Foday Sankoh) déclenche la guerre civile à la frontière du Liberia avec la complicité du bandit Taylor de ce pays » (Kourouma, 176). Presque toutes les autres dates, soit celles de l'histoire du Liberia soit celles de la Sierra Leone comme narrées par Birahima, correspondent aux périodes historiquement vérifiables, surtout les années: « Ahmad Tejan Kabbah est élu ... le 17 mars 1996 (180,181), [...] Ils (les gens recrutés par le capitaine Strasser) se joignent aux combattants de RUF et, le 15 avril 1995 au matin, Foday Sankoh lance une offensive à l'ouest en

direction de la capitale Freetown. (176), [...] Voilà Manada Bio au palais le 16 janvier 1996 (178), etc. ». Les parties politiques sont aussi des parties qui ont existé, par exemple le RUF qui est cité dans le livre de Souaré aussi bien que celui de Kourouma, et cette précision des dates, des lieux et des parties dans le récit de Birahima fait apparaître le narrateur comme un véritable historien de la littérature.

Dans *Johnny chien méchant*, les deux narrateurs, Johnny et Laokolé, ne mentionnent ni les noms du pays, ni le nom de la ville où se passe la guerre civile. Les noms des quartiers où les combattants membres de la milice de Johnny envisagent piller se réfèrent aux villes des pays différents, par exemple Kandahar (une ville du sud de l'Afghanistan), Sarajevo (la capitale et la plus grande ville de Bosnie-Herzégovine) et Houambo (une ville d'Angola), qui font que l'œuvre porte déjà un regard peu réel. Il est à noter pourtant que ces villes appartiennent aux pays qui ont été touchés par la guerre dans le passé et cela éveille un intérêt chez le lecteur que la guerre est un phénomène universel. Il y a aussi une mention des pays et des noms de personnes qui existent ou ont existé : « une leçon comme on leur avait donné en Somalie et en Sierra Leone, [...] son grand-père avait été un compagnon de Mao Ze Dong, donc asiatique, etc. » (Dongala, 155). De plus, il y a dans la narration de Johnny une référence aux guerres qui ont eu lieu dans l'histoire, la guerre d'Indochine et d'une manière indirecte le génocide du Rwanda: « savez-vous comment s'appelait mon grand-père qui a combattu en Indochine ? (155), [...] c'est ce qui s'est passé au Rwanda (152) ». Ce recours aux guerres qui peuvent trouver un écho chez le lecteur suscite un sentiment de ne pas être un simple récit de guerre fictionnel. Comme nous voyons donc, il y a un lien entre la fiction et l'histoire dans ces romans malgré le fait que les romans sont des œuvres d'art. La fictionnalisation de l'histoire réelle est en elle-même un moyen de valoriser la voix du

narrateur comme sujet qui construit ou forme sa propre version des choses. De plus, la fiction fournit le langage aux témoins fictionnels contrairement à la réalité où parfois les survivants n'arrivent pas à articuler leur traumatisme. Ces deux romans étudiés ici ne contiennent pas seulement des références à des conflits historiques, mais évoquent également leurs causes un caractère « réaliste » qui mérite une étude scientifique qui peut être bénéfique dans la réalité de la guerre civile et par conséquent la réparation de la part des victimes, surtout les enfants : les causes et la caractérisation de la guerre civile en Afrique.

Causes et caractérisation des guerres civiles en Afrique

Les guerres civiles ont des causes internes, aussi bien qu'externes. La classification des causes des guerres varient d'un auteur à l'autre. Mon intérêt étant toujours pour la mise en relation des textes de bases et de l'histoire, je vais surtout emprunter à Souaré la classification qu'il propose. Je vais me servir des causes qui sont aussi évidentes dans la narration de Birahima, Johnny et Laokolé, laquelle j'étudie ici, et qui touchent enfin la vie des enfants avant, pendant et après la guerre. Les causes discutées ci-dessous soit initient les guerres civiles, soit elles augmentent une situation déjà volatile. Selon Souaré, les guerres civiles et les coups d'État « sont principalement dus à des facteurs politico-économiques » (24). Il arrive dans l'analyse qu'un narrateur aborde un élément donné plus en profondeur qu'un autre, mais à la fin, tous contribuent à nous éclaircir sur les causes des guerres d'après leur compréhension.

Mauvaise gouvernance

La mauvaise gouvernance est considérée la cause primaire de presque toutes les guerres civiles et mouvements rebelles ou sécessionnistes en Afrique. Souaré explique bien que malgré le fait que les mouvements rebelles étaient fondés sur des motifs personnels de leurs leaders, il y aura presque toujours des sentiments de mécontentement dans la société que ces leaders visent à manipuler pour leurs propres fins. Ces sentiments de mécontentement résultent souvent de la mauvaise gouvernance (71). La mauvaise gouvernance est caractérisée par les facteurs discutés ci-dessous.

La pauvreté et l'analphabétisme

Avec la mauvaise gouvernance, il y a une faible croissance économique, qui à son tour engendre la pauvreté des citoyens des pays affectés. Parfois, il s'agit de la pauvreté relative qui veut dire que même si l'économie d'un pays augmente il n'y a qu'une petite section de citoyens qui en profite. La pauvreté est d'après Souaré un produit de la mauvaise gouvernance dans une large mesure. Il est également ainsi de l'analphabétisme. Les deux facteurs sont largement manipulés dans les situations des conflits armés. Les jeunes qui sont pauvres sans emploi, illettrés et sans expérience de vie sont facilement séduits par les propagandes des chefs des guerres et des politiciens sans scrupule (Souaré, 88). On peut dire donc que la société où la pauvreté et l'analphabétisme sont prépondérants devient une terre fertile pour le terrorisme et aussi l'enrôlement des jeunes gens dans les milices, y inclus les enfants. Souaré nous donne une phrase qui résume ce point :

La pauvreté et le faible niveau d'éducation sont généralement des produits de la mauvaise gouvernance dans la mesure où la mauvaise gestion économique, caractérisée par une pratique systématique de corruption, de gabegie et de prébendes, donne une occasion aux chercheurs de rente et leur permet de manipuler les gens, surtout les jeunes chômeurs, et prétendre être des réformateurs opposés à un régime corrompu (88).

La pauvreté rend les conditions dans lesquels se trouvent les enfants très défavorables. La majorité de ces enfants n'ont pas de moyens pour payer leur frais de scolarité. De la pauvreté résulte alors l'analphabétisme. Dans *Allah n'est pas obligé*, Birahima nous présente plusieurs cas de précarité de la vie des enfants soldats, un facteur qui les pousse à devenir enfants soldats. Sa vie à lui est difficile car il est enfant de la rue d'abord, puis il devient orphelin très tôt dans sa vie et il abandonne l'école: « J'étais un enfant de la rue (12), [...] mon père [...] est crevé quand je roulais encore à quatre pattes (29), [...] J'ai dormi dans la natte et maman a rendu l'âme au premier chant du coq (33), [...] Mon école n'est pas arrivé très loin ; j'ai coupé cours élémentaire deux (9) ». La majorité des enfants soldats avec qui Birahima combat ont subi des conditions précaires avant de rejoindre les milices tribales et ils ne sont pas aussi bien scolarisés. C'est le cas par exemple de Sekou Ouedraogo et Sarah. Dans le cas de Sekou, Birahima dit que « c'est l'écolage (les frais de scolarité) qui l'a eu, l'a jeté dans la gueule du caïman, dans les enfants-soldats » (121). Et pour Sarah, sa mère est morte lorsque Sarah n'avait que cinq ans, son père l'a confié à une cousine du village qui a placé Sarah chez Madame Kokui. Cette dernière fait de Sarah une bonne et une vendeuse de bananes : « Chaque matin, après la vaisselle et la lessive, elle allait vendre des bananes dans les rues de Monrovia et rentrait à six heures pile pour mettre la marmite au feu et laver le bébé » (94). Quand un enfant voyou vole une banane de Sarah, Madame Kokui la punie sévèrement et Sarah se trouve bientôt dans la rue où un adulte la viole. Elle est emmenée chez les sœurs dans un orphelinat après l'épreuve de viol et quand cinq sœurs de cet orphelinat sont massacrées suite à l'éclatement de la guerre dite tribale, « Sarah et quatre de ses camarades se prostituèrent avant d'entrer dans les soldats-enfants pour ne pas crever de

faim » (96). Après la mort de la mère de Sarah, son père qui est censé s'occuper de sa fille n'a pas de temps car il préfère voyager. C'est cette irresponsabilité de la part du père de Sarah qui voit Sarah vivre dans des conditions si précaires chez Madame Kokui et avec des événements après avoir partie de chez Madame Kokui, elle est enfin enrôlée dans les milices tribales où elle mourra tuée par un autre enfant soldat. La pauvreté et l'analphabétisme sont présents aussi dans le livre de Dongala.

Dans *Johnny Chien Méchant*, la situation que décrit Laokolé, l'une des narrateurs de ce livre qui est un enfant victime de la guerre, est une situation de pauvreté. Ils n'ont pas d'électricité et elle se sert de la brouette pour transporter sa mère quand ils fuient les combattants. La condition de leur maison où c'est un rideau qui sépare la chambre de sa mère et celle qu'elle partage avec son frère Fofu montre la situation pauvre de leur vie. Leur situation est une représentation de celle de la majorité des familles où se déroulent les guerres civiles, la pauvreté. C'est avec l'autre protagoniste dans *Johnny Chien Méchant*, Johnny qui est un enfant soldat, que la situation de l'analphabétisme est bien mise en évidence. À de multiples reprises, Johnny insiste sur son intelligence et l'analphabétisme des autres combattants de son groupe : « De toute façon, comment un analphabète comme Giap pouvait-il savoir à qui attribuer un mot comme rebelle quand il ne savait pas distinguer la lettre u de la lettre n ? (53), [...] Là, en tant qu'intellectuel qui aime la clarté, j'ai voulu aider Giap à sortir de sa confusion mentale (52), [...] Comme je suis un intellectuel – j'ai été à l'école au moins jusqu'au CE1 alors que Pili Pili n'a même pas terminé son cours débutant (20), [...] Mais qu'attendre de Giap, un homme qui ne pouvait faire la différence entre les lettres p et q car sa scolarité se résumait à six mois de CP1, etc. (53) ». Un enfant pauvre, non-éduqué, devient une cible facile quand les chefs de guerres ont besoin de

combattants qui les aideront à satisfaire leurs besoins. Ces deux phénomènes, la pauvreté et l'analphabétisme, sont souvent exploités par les seigneurs de la guerre pour enrôler des enfants combattants.

Le népotisme et le tribalisme

Une autre manifestation de la mauvaise gouvernance est le népotisme, ou la tendance de certains dirigeants des institutions gouvernementales à favoriser l'ascension des membres de leurs familles dans la hiérarchie qu'ils dirigent, au détriment des processus de sélection ordinaires, du mérite et, le plus souvent, de l'intérêt général. Avec le tribalisme, tout comme le népotisme, il s'agit du favoritisme mais avec les membres de sa propre tribu. Quand le népotisme et le tribalisme dominant dans des sociétés surtout déjà pauvres, il devient facile à enrôler en tant que combattants pendant les guerres civiles les jeunes gens qui se sentent exclus des postes d'emploi gouvernementaux.

Dans *Allah...* Birahima se sert du terme népotisme pour décrire les actions du président Samuel Doe, un des facteurs qui a été exploité par Charles Taylor pour mobiliser une rébellion:

« Ensuite, dans un signe de népotisme, le Président Doe remplit les postes stratégiques du gouvernement par ses « hommes de confiance », surtout issus de son ethnie Khran. Surtout au niveau des forces de sécurité notamment au sein de la garde présidentielle » (74-75). Dans *Johnny Chien Méchant*, le héros éponyme évoque plutôt le tribalisme lors de la tentative d'enrôler Giap, le général actuel de son groupe de combattants. C'est la raison qui est présentée aux gens lors de l'enrôlement de Johnny, que l'une des tribus (mayi-dogo) dans le pays a plus

d'avantages que l'autre ou les autres comme les dogo-mayi, et qu'il faut alors prendre des armes et lutter contre les mayi-dogo, comme moyen de revendication de la justice. Johnny présente le tribalisme donc pour justifier leurs actions de porter les armes et d'aller combattre. Il dit : « Le président qui est au pouvoir est mayi-dogo. C'est un pouvoir corrompu et tribaliste qui ne sert que l'intérêt des ressortissants de sa région » (107). Afin de démontrer les effets du tribalisme, les inégalités sociales et économiques, il pose cette question à Giap : « Ça te plaît toi de rester pauvre alors que ton copain est riche ou va devenir riche tout simplement parce qu'un homme de sa tribu est au pouvoir ? » (108). Nous voyons ici aussi que Johnny évoque la corruption, qui accompagne toujours le népotisme et le tribalisme.

Dans un pays où le népotisme, le tribalisme et la corruption sont si évidents de la part des dirigeants, les jeunes sont aussi découragés de suivre leurs rêves professionnels car c'est après tout un système corrompu où l'emploi dépend de qui on connaît, qui occupe les postes d'employeur et si on a le pouvoir monétaire afin de soudoyer ceux qui peuvent fournir les postes d'emploi. C'est pourquoi pour Birahima dans *Allah...*, son école n'est pas arrivée très loin « parce que tout le monde a dit que l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère » (9). Il continue à expliquer que même avec une licence de l'université, on n'est ni fichu de trouver un emploi ni de gagner l'argent facilement comme agent de l'État, dans des républiques bananières corrompues de l'Afrique francophone (9-10). Il se moque même de la démocratie qui définit République bananière : « République bananière signifie apparemment démocratique, en fait régie par des intérêts privés, la corruption » (10). C'est clair donc que ses situations peuvent mener à des conditions précaires de la vie des enfants mais aussi qu'elles peuvent être exploitées par les seigneurs de la guerre et les politiciens pour but de les enrôler en tant que combattants.

Les intérêts personnels

La mauvaise gouvernance en étant la cause majeure des guerres civiles, les intérêts personnels y sont aussi étroitement liés. C'est un facteur important qui est observé surtout avec les chefs rebelles, mais aussi des étrangers, qui peuvent profiter s'ils soutiennent un chef rebelle donné, aussi bien que les dirigeants au pouvoir qui assurent le centralisme excessif du pouvoir et l'absence de structures démocratiques. La rébellion RUF en Sierra Leone par exemple, qui avait Foday Sankoh en tête est un exemple où les intérêts personnels ont joué un grand rôle. Souaré explique bien qu'à première vue des slogans révolutionnaires du RUF semblaient sincères. Pourtant, avec un examen minutieux de la nature du mouvement, de la manière dont les membres du RUF ont mené la guerre et de la situation politique du pays lorsque la guerre civile éclate, « il serait presque impossible de comprendre leur entreprise en des termes autres que l'avidité et la poursuite des ambitions personnelles de leur leader, Foday Sankoh et certains de ses proches collaborateurs » (85). Souaré écrit plus loin que les combattants de RUF étaient souvent joints par des renégats de l'armée sierra-léonaise en quête de fortunes de guerre et dont « le seul but commun [...] était leur ambition ou espoir de s'enrichir par le pillage et l'extraction illicite des mines diamantifères dans les zones qu'ils auraient conquises pendant la guerre » (85).

A plusieurs reprises, Birahima dans *Allah n'est pas obligé* nous parle de ces intérêts personnels surtout de la part du leader du RUF Foday Sankoh : « Il ne veut rien. Il tient la région diamantaire du pays ; il tient la Sierra Leone utile. Il s'en fout. (177), [...] Il n'en veut pas ; pas du tout, il s'en fout, il tient la région utile de Sierra Leone. (178), [...] Il s'en fout, il tient la Sierra Leone utile. (181), [...] Il s'en fout, il tiendra la Sierra Leone utile (185) ». C'est clair

dans la narration de Birahima aussi que ce qui importait à Foday Sankoh était le fait qu'il possédait les régions riches en ressources naturelles dans le pays. Pour les leaders comme Sankoh, les enfants soldats sont leur moyen de s'enrichir et leurs souffrances, leur traumatisme et même leur mort, ne les dérangent pas.

Les intérêts personnels animent la condition des guerres civiles. Il y a les commerçants qui veulent vite s'enrichir et qui vont tous au Liberia pour acheter ou échanger. Birahima raconte comment ils y vont avec des poignées de riz, un petit morceau de savon, une bouteille de pétrole, quelques billets de dollars ou de francs CFA. Ils font « des gros bénéfices » (54). Les combattants qui tiennent les zones de pétrole et aurifères sont encouragés à continuer avec la guerre car les bénéfices continuent. Ils s'enrichissent et de pillage et des ressources naturelles du pays.

Dans *Johnny Chien Méchant*, il y a un bon exemple qui met en lumière les intérêts personnels ; un étranger employé du FMI qui se trouve au pays pour des raisons personnelles, s'enrichir. À travers la narration de Laokolé, nous rencontrons ce haut fonctionnaire du FMI qui se plaint de la condition pire des affaires. Ce fonctionnaire, chef de la société pétrolière s'adressant à Tanisha, chef du centre de HCR, dit : « Vous devriez mieux comprendre que notre évacuation est prioritaire. Nous n'avons rien à foutre dans ce pays de merde. Si ces tribus veulent s'entremassacrer allégrement, on s'en fout. Nous ne sommes pas des humanitaires (176) ». Tanisha rétorque : « Vous vous foutez de ce pays ? Mais qui ne le sait pas ? Argent, argent, argent, pétrole, pétrole, pétrole, diamant, diamant, diamant ! » (176). Les fonctionnaires comme celui-ci

contribuent à un sentiment d'exclusion de la part des citoyens, qui perdent par conséquent leur foi dans le système et donc la facilité de les convaincre de rejoindre les groupes rebelles. Il est important maintenant de discuter un autre facteur contributeur aux guerres civiles.

Ingérence étrangère

Souvent, les mouvements révolutionnaires trouvent un soutien en dehors du pays. Il y a d'abord les anciennes puissances colonisatrices qui nourrissent encore des ambitions néocoloniales. (Souaré, 92). Estimant profiter des conflits armés dans les pays concernés, les acteurs étrangers aident à soutenir les guerres civiles. Ces intérêts sont commerciaux ou géopolitiques.

La rébellion de Charles Taylor au Liberia était soutenue par les « États commanditaires ex. le Burkina Faso de Blaise Compaoré, la Côte d'Ivoire d'Houphouët-Boigny et la Libye du Colonel Mouammar Kaddafi » (Souaré, 104). Blaise Compaoré et Boigny eux s'intéressait aux gains économiques, tandis que pour Kaddafi, il s'agissait des considérations personnelles. Birahima explique aussi dans *Allah...* l'aide qu'ont apportée ces leaders d'autres pays africains à Charles Taylor contre Samuel Doe : « Compaoré au nom du Burkina Faso s'occupait de la formation de l'encadrement, Houphouët au nom de la Côte-d'Ivoire s'était chargé de payer les armes et l'acheminement de ces armes » (70). Quand il s'interroge sur les raisons pour lesquelles les trois dictateurs africains Compaoré, Houphouët-Boigny et Kaddafi apportent de l'aide « à un fieffé menteur, à un fieffé voleur, à un bandit de grand chemin comme Taylor », il arrive à cette conclusion : « ou ils sont malhonnêtes comme Taylor, ou c'est ce qu'on appelle la grande politique dans l'Afrique des dictateurs barbares et liberticides des pères des nations » (71).

Les médias locaux et étrangers

Les médias aussi peuvent animer la situation des guerres civiles. Ils jouent un rôle important dans le façonnement des opinions publiques et les perceptions des gens sur les différents sujets de la vie. Selon Souaré, les médias étrangers sont généralement considérés impartiaux, d'où la dépendance envers RFI et BBC par exemple. Pourtant, ces médias sont gouvernés et guidés par les intérêts de leurs gouvernements. Ils ne sont pas neutres comme elles le revendiquent ou prétendent l'être (Souaré, 112).

On trouve un écho de cette méfiance à l'égard des médias nationaux dans *Johnny Chien Méchant*. Laokolé a ceci à dire : « Je connaissais mieux ce qui se passait à l'étranger que ce qui se passait chez nous pour la simple raison que notre radio et notre télé nationales mentaient beaucoup et tout le temps » (237). Laokolé nous informe de plus que ces médias nationaux faisaient des reportages d'un côté positif, qui n'existait pas dans le pays selon elle : « Ces journalistes vivaient dans un pays qui n'était pas le même que celui dans lequel nous vivions » (237). La narration de Johnny invoque un mécontentement de ces médias. Il justifie leur choix de massacrer les journalistes de la maison de la radio et de la télévision malgré leurs supplications qu'on leur laisse la vie sauve : « Ils n'avaient qu'à ne pas faire la propagande de ce pouvoir et de son président ennemi du peuple et de la démocratie, génocidaire qui ne respectait pas les droits de l'homme » (32). Les médias nationaux sont contrôlés par l'État et ils servent donc les intérêts du gouvernement du jour. C'est pourquoi Laokolé préfère les médias étrangers car ils alertent sur l'information que les dirigeants essaient de cacher des citoyens, bien que leurs informations ne soient pas exactes. Concernant le reportage des événements de la guerre civile, les médias étrangers selon Laokolé parfois restent

silencieux tel le cas de CNN et TV5 qui « ne font pas allusion à notre pays dans leur bulletin » (238), mentent ou exagèrent sur les faits de la guerre civile tel le cas d'un colonel interviewé par BBC Afrique et qui se vante de la capacité de son pays à « projeter des forces rapidement et efficacement sur le terrain d'un contexte de crise » (241) et qui témoigne qu'il n'y a pas eu un seul mort, malgré les lourdes pertes jusqu'alors témoignés par les civiles. Ce colonel rapporté par Laokolé dit : « Non, pas un mort, même pas un seul blessé. Nous avons même pu sauver un chien » (241). Bien qu'il s'agisse d'un témoin, c'est la responsabilité des journalistes de vérifier les choses qu'ils diffusent par les médias, ou au moins présenter tous les côtés de l'événement en donnant une occasion aux représentatifs de tout group touché par la guerre civile, et non privilégier les témoins des occidentaux.

Enfin, les journalistes étrangers ont aussi des intérêts personnels dans leur reportage, par exemple le renommé. La journaliste belge, Katelijna, qui interviewe Laokolé et Mélanie semble plus occupée à l'effet de son reportage sur son public. Elle envisage « donner un visage à la souffrance et à la misère » (168) qu'elle voit, mais son but principal c'est pouvoir attirer l'attention de son public car « les spectateurs cherchent l'image forte, l'émotion forte » (171). La prise de conscience de ce fait de la part de Laokolé résulte dans l'interdiction à Katelijna d'interviewer sa mère.

Les organisations internationales

Les organisations internationales sont un facteur qui n'est pas abordé à part par les historiens mais qui peut aussi aggraver la situation de la guerre civile dans un pays donné. Les

organisations internationales fournissent l'aide humanitaire pendant les guerres civiles. Elles peuvent aussi intervenir pour essayer de restaurer l'ordre et la paix dans les pays où se déroulent les conflits armés. Mais parfois, ces organisations font plus de mal aux innocents dans le processus d'intervention. Birahima dans *Allah...* donne un bon exemple de comment la CDEAO a outrepassé ses fonctions durant la guerre civile au Liberia: « Les États se sont adressés à l'ONU et l'ONU a demandé à la CDEAO d'intervenir. Et la CDEAO a demandé au Nigeria de faire application de l'ingérence humanitaire au Liberia. [...] Et les troupes de l'ECOMOG opèrent maintenant partout au Liberia et même en Sierra Leone, au nom de l'ingérence humanitaire, massacrent comme bon leur semble » (137). Les organisations internationales animent la situation de guerre quand ils fournissent l'aide sélectivement aux victimes de la guerre. Ainsi racontent Birahima dans *Allah...* :

Les réfugiés étaient les plus peignards dans le pays. Tout le monde leur donnait à manger, le HCR, des ONG. Mais on n'acceptait là que des femmes, des enfants de moins de cinq ans et des vieillards ou des vieilles. Autrement dit, c'était con : moi, je ne pouvais pas y aller (73).

Si les enfants comme Birahima ne peuvent pas recevoir d'aide de la part des ONG, c'est-à-dire qu'ils seront forcés de devenir enfants soldats afin de survivre. Le résultat est l'augmentation des milices et en retour plus de violence et d'atrocités commises. Le traumatisme augmente aussi chez les enfants quand ils ne peuvent pas accéder aux besoins élémentaires.

Le dernier élément qui nous aidera à mettre les textes de base en contexte est le suivant: la caractérisation des guerres civiles en Afrique. Il y a des caractéristiques propres aux guerres civiles en Afrique qui ne peuvent pas être ignorées et qui aideront aussi dans la mise en contexte

des textes de base. Ces caractéristiques seront discutées brièvement avant qu'on passe à la narration du traumatisme par l'enfant.

Les seigneurs des guerres

Avec l'augmentation des cas des guerres civiles en Afrique, on a vu les insurrections des seigneurs ou chefs de la guerre (warlord insurgencies). Les seigneurs de guerre « se singularisent par leur grande combativité, leur extrémisme, leur opiniâtreté et le plus souvent leur cruauté » (Brou, 104). Un chef de guerre est défini par Birahima comme « un grand quelqu'un qui a tué beaucoup de personnes et à qui appartient un pays avec des villages pleins de gens que le chef de guerre commande et peut tuer sans aucune forme de procès » (39,40). Birahima les appelle plus tard les bandits de grand chemin : « Quand on dit qu'il y a guerre tribale dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse ; ils se sont partagé le territoire ; ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagés tout et tout et le monde entier les laisse faire. Tout le monde les laisse tuer librement les innocents, les enfants et les femmes » (53). Un cas de cruauté de la part des seigneurs de la guerre est quand Prince Johnson dans *Allah...* assiste aux tortures atroces qui mènent à la mort de Samuel Doe dans son sanctuaire (144-145).

Les chefs des guerres ont leurs intérêts personnels et ce sont eux qui mobilisent les jeunes à les rejoindre pour combattre contre l'injustice subie dans leur pays. Birahima nous informe que les chefs de guerre, « chacun défend avec l'énergie du désespoir son gain et, en même temps, chacun veut agrandir son domaine » (53). Les chefs de guerre au Libéria étaient Doe, Taylor,

Johnson, El Hadji Koroma, et ceux en Sierra Leone Foday Sankoh et Johnny Koroma. Dans le livre de Dongala, Johnny fait allusion à un chef de guerre, pour qui ils se combattaient : « Même le chef pour qui nous combattions... était maintenant le président de notre pays » (16). Tanisha aussi dit : « Il n'y a que des chefs de guerre. ... nous n'avons pas affaire à un État, mais à des seigneurs de guerre » (178).

Les chefs de guerres exploitent surtout les enfants grâce à la facilité de les convaincre de rejoindre ces groupes et à les manipuler par la suite. Les enfants sont ingénus, innocents, inconscients du danger et coûtent aussi moins chers. Ils sont également obéissants et ne vont pas à l'encontre de l'autorité. Enfin, les enfants vivant dans un contexte difficile voient souvent dans ce recrutement un moyen pour résoudre leurs problèmes.

Les violences extrêmes

Selon Brou, la violence est « d'autant plus extrême et omniprésente que les combattants sont déterminés à se battre et à s'humilier sans retenue » (207). Les violences sont surtout commises par les combattants. Parfois ils le font pour se venger leur proches, ou parce que c'est ce qu'on leur demande de faire, où encore parce que c'est la règle de la guerre. L'un des enfants soldats dans *Allah* ... par exemple fait témoin des violences commises contre les membres de sa famille : « Kik regagna la concession familiale et trouva son père égorgé, son frère égorgé, sa mère et sa sœur violées et les têtes fracassées. Tous ses parents proches et éloignés morts » (100). Le pire des situations violentes dans les guerres civiles des deux pays, Le Liberia et La Sierra Leone, ce sont les atrocités du RUF en Sierra Leone : « Le RUF a adopté une stratégie de

guerre qui consistait à terroriser les populations civiles qui refusaient d'intégrer leurs rangs ou les accueillir favorablement. Ils les torturaient, amputaient leurs mains, les violaient et même égorgaient certaines d'entre elles » (85). Ces violences sont destinées à prévenir les gens de s'enfuir aux villages.

Dans *Johnny...*, quand Giap et sa milice attaquent la maison de la radio et de la télévision, le directeur de la radio sort avec ses bras levés bien haut pour montrer que lui et les journalistes avec qui il était n'avaient pas d'armes et comme signe de se rendre. Néanmoins, Giap bondit sur lui, le saisit par le crâne et le menton et le tue. Les autres journalistes qui se jettent à genoux pour demander pardon sont tués aussi (31-32). Il y a dans cette œuvre des actes de violences qui aboutissent à la mort de plusieurs personnes, ou aux blessures physiques qui peuvent engendrer la violence morale qu'est le traumatisme.

Les violations des droits humains

La violation des droits humains se caractérise, parmi d'autres, par le recrutement forcé des enfants soldats, les attentats contre les organisations humanitaires et les viols. Le viol est un thème récurrent dans les deux œuvres qui font objet de notre étude. Birahima raconte les cas de viol des jeunes filles : « Des chasseurs libidineux la prirent en chasse, l'arrêtèrent, la conduisirent dans une cacaoyère. Dans la cacaoyère, ils la violèrent en un viol collectif » (Kourouma, 198). La jeune fille dont parle Birahima s'appelait Mirta et elle n'avait que douze ans. C'est clair qu'un enfant de douze ans ne peut même pas consentir aux actes sexuels ainsi la violation de ses droits. Parfois les viols sont suivis d'assassinat des victimes : « on a découvert une jeune fille

violée et décapitée. (196). Dans *Johnny...* Tanya Toyo, la femme de M. Ibara et plusieurs autres femmes ont été violées par les milices. L'attaque des réfugiés qui cherchent asile dans le centre HCR dans le récit de Laokolé et de Johnny aussi démontre une violation des droits humains.

Pillage

Comme il a été déjà mentionné, les chefs de guerres et leurs combattants s'enrichissent soit en tenant des zones ayant des ressources naturelles, soit en pillant. Dans le livre *Johnny chien méchant* Laokolé, l'un des narrateurs du livre commence le récit avec la phrase : « Le général Giap a proclamé un pillage général de quarante-huit heures » (13). Johnny aussi commence son récit avec la phrase : « Giap a autorisé un pillage général de quarante-huit heures » (16).

Birahima aussi raconte des exploits de pillage lors de son expérience en tant qu'enfant soldat : « Alors là nous avons tout pillé, tout cassé et incendié. Nous avons tout pillé avant de mettre le feu » (88). Il est évident alors que ce dont les œuvres primaires traitent est un phénomène qui se passe dans la réalité. La guerre civile a des conséquences psychiques graves chez les victimes, particulièrement les enfants. Survivants, ils subissent un traumatisme qui peut durer longtemps et qui peut mener à d'autres conséquences encore plus graves tel le suicide. Je passe ici à la deuxième partie pour analyser la façon dont les narrateurs enfants décrivent ces événements exposés ci-dessus qui sont à la racine de leur traumatisme et celui des autres enfants.

PARTIE 2

LA NARRATION ET LE TRAUMATISME

Introduction

Dans *Allah n'est pas obligé*, le narrateur enfant s'appelle Birahima. Johnny et Laokolé sont les narrateurs enfants dans *Johnny chien méchant*. Les trois narrateurs subissent les conséquences des guerres civiles et ils nous apportent une narration sur le traumatisme chez les enfants victimes et bourreaux de la guerre civile, leur propre traumatisme et celui des autres enfants. Je vais d'abord donner le résumé des deux œuvres primaires. Ensuite, je vais me servir de trois œuvres théoriques afin d'analyser comment la narration du traumatisme se fait chez ces trois narrateurs : le livre de Cathy Caruth *Unclaimed Experience : Trauma, Narrative and History*, le livre de Mireille Rosello *The reparative in narratives, works of mourning in progress* et l'essai de Erika Apfelbaum *Restoring lives shattered by collective violence: The role of official public narratives in the process of memorializing*. Les trois œuvres me fourniront un cadre théorique pour aborder la représentation du trauma dans le récit, les raisons pour lesquelles il exige cette narration, les causes et effets de ce trauma, et enfin les stratégies menant vers la guérison des blessures psychiques des enfants victimes et bourreaux de la guerre civile, et à la réparation de l'enfance dévastée des personnages-narrateurs.

Le résumé des romans analysés

Comme déjà précisé, cette étude est basée sur deux romans *Allah n'est pas obligé* et *Johnny chien méchant*. *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma a été publié en 2000 et il a reçu le prix Renaudot ainsi que le Goncourt des lycéens la même année. Dans ce roman, Birahima le

narrateur, un enfant âgé de dix ou douze ans raconte son expérience en tant qu'enfant soldat au Liberia et en Sierra Leone. Sa narration commence par la peinture de son autoportrait. Parmi les premières informations que Birahima présente au lecteur dans son introduction est d'abord son analphabétisme : « Mon école n'est pas arrivée très loin ; j'ai coupé cours élémentaire deux » (9), son état d'enfant : « Je veux bien m'excuser de vous parler vis-à-vis comme ça. Parce que je ne suis qu'un enfant. Suis dix ou douze ans... » (10-11), et sa laideur : « Suis pas chic et mignon, parce que suis poursuivi par les gnamas (l'ombre qui reste après le décès d'un individu) de plusieurs personnes. Et moi j'ai tué beaucoup d'innocents au Liberia et en Sierra Leone où j'ai fait la guerre tribale, où j'ai été enfant-soldat » (12). Après avoir présenté son portrait, il retrace sa vie en commençant par son enfance et le fait qu'il devient orphelin très tôt. Il est ensuite accompagné par Yacouba, un grigriman (un sorcier africain), à la recherche de sa tante qui est devenue sa seconde mère après la mort de sa mère, d'après les coutumes de son pays. En route au Liberia, lui et les passagers avec qui il voyage tombent au piège d'une des milices tribales et ils sont emmenés au commandant de cette milice, le colonel Papa le bon. Birahima est ensuite enrôlé au sein du groupe des milices comme enfant soldat. Il accepte car c'est son seul moyen de survivre. Il fait la guerre d'abord au Liberia et ensuite en Sierra Leone. Sa narration est remplie de ses expériences en tant qu'enfant-soldat, ainsi que des atrocités qu'il commet et dont il est témoin : pillages, viols, vols, meurtres, cannibalisme etc. Il raconte le sort d'autres enfants-soldats et d'autres qui ne sont que victimes civiles de la guerre. En tant qu'enfant soldat, il garde toujours l'espoir de retrouver sa tante qui représente pour lui la sécurité et une meilleure vie. En fait, tous ses mouvements pendant qu'il fait la guerre sont motivés par la recherche de cette tante. A la fin de sa narration, il rencontre deux de ses cousins, Saydou Touré et Mamadou Dombia le fils de la tante qu'il cherchait tout au long de son histoire. Les trois cousins apprennent que la

tante est morte des suites du paludisme et d'une fièvre de cheval il y avait quelques temps. Il part ensuite avec Mamadou à Abidjan et on apprend à la dernière page que c'est à lui qu'il raconte son histoire.

Pour ce qui concerne *Johnny chien méchant*, il s'agit d'un roman de l'écrivain congolais Emmanuel Dongala publié en 2001. L'histoire se passe au Congo. Les personnages principaux, Johnny et Laokolé qui sont aussi les narrateurs dans ce roman sont deux adolescents de 16 ans. Dans ce roman, Dongala adopte un style pas très commun du fait qu'il y a deux narrateurs et qu'il s'agit de juxtaposition des chapitres d'un personnage à l'autre (avec quelquefois deux chapitres consécutifs sur le même personnage). On suit ainsi l'histoire de chacun d'eux à travers la narration qu'on nous donne. Les événements dans cette œuvre se passent probablement dans une semaine. Les deux protagonistes ont donc des expériences opposées vu que Johnny est en gros bourreau de la guerre, tandis que Laokolé n'est que victime.

Johnny est un enfant soldat qui a été le premier enfant enrôlé dans les milices du Mouvement pour la libération démocratique du peuple (MPLDP) lorsqu'il écoute les paroles d'un politicien intellectuel. D'abord, il est difficile pour lui d'être convaincu de rejoindre les milices car il ne comprend même pas pourquoi il y a deux groupes qui se battent. Il ne voit aucune différence entre les deux groupes : « pour nous c'était blanc bonnet et bonnet blanc » (101). Quand il est convaincu enfin par les paroles de « l'intellectuel » (un homme politicien, docteur en quelque chose et professeur dans une université quelque part qui semblait être le chef du commando), il est recruté et on lui a confié la tâche de recruter les jeunes dans son quartier et dans les villages

environnants, de force s'il le faut. Il commence sa narration par les informations de l'annonce qu'a faite le général Giap qui est le chef de leur groupe de combattants. Il fait des retours en arrière dans sa narration pour présenter d'autres informations qui soutiennent ou qui sont pertinentes à sa situation présente qui est faire la guerre. Envisageant devenir un jour chef de guerre lui aussi, il pille, viole et tue au maximum. Pour lui, la guerre est un jeu et il abat tout le monde qui se présente dans son chemin et qu'il soupçonne être du camp de son ennemi. Sa narration se termine en suspens avec ses cris de douleur lorsqu'il est frappé par la bible lancée à son visage par Laokolé et qui le fait basculer à la renverse sous l'impact du choc. Cette bible est un livre qu'il avait pillé avec l'intention de le faire son premier livre dans la bibliothèque qu'il envisageait bâtir comme d'autres intellectuels. On associe la bible avec la justice mais le fait qu'elle soit un outil de violence devient une moquerie pour la religion aussi, un facteur instrumentalisé pour causer des guerres. Les dernières paroles de Johnny sont alors : « La douleur irradiait maintenant tout mon corps... J'ai mal... je meurs... je suis mort... je... je... » (358).

Laokolé d'autre part est une victime civile qui, encouragée par ses bonnes notes à l'école essaie de fuir sa maison avec sa mère et son petit frère Fofu pour éviter les milices qui planifient un pillage sous la direction de leur général. Elle va essayer de rejoindre les ambassades et les ONG car elle croit à un bel avenir, si elle arrive à survivre aux effets de cette guerre insensée. En fait, le premier chapitre commence avec sa narration de l'annonce qu'a faite le général Giap, un pillage général de quarante-huit heures. Orpheline d'un père qui est mort aux mains des milices lors du dernier pillage, elle prend la place de sa mère pendant la fuite car cette dernière est handicapée ayant perdu ses jambes le jour où les milices ont tué son mari. La mère de Laokolé

et son petit frère Fofò sont dépendants de Laokolé et elle nous informe dans sa narration qu'elle est femme et mère de sa mère, signe que la guerre arrache les enfants de leur innocence et les force à devenir adultes avant l'âge. Laokolé raconte ses parcours après avoir fui sa maison, les événements dont elle est témoin, sa fascination par les gens qui maintiennent leur humanité malgré la situation dangereuse de la guerre, sa tentative et celle des autres personnes à arriver en sécurité et enfin sa triomphe face à la guerre lorsqu'elle torture celui qui allait être son tortionnaire, Johnny. Elle perd son frère qui s'égaré parmi la foule et qui essaie de fuir les milices et elle ne le retrouve plus jusqu'à la fin de son récit. Elle est témoin de la mort de sa meilleure amie Mélanie qui est écrasée par un véhicule qui est venu transporter les Européens et les Américains en sécurité. Elle perd sa mère pour qui elle avait tout risqué pour la sauver lorsqu'une roquette détruit la grande maison où se trouvaient sa mère et d'autres personnes qui essayaient de fuir les milices. La maison appartenait à Tantine Tamila, une amie de sa mère, et les deux femmes meurent l'une dans les bras de l'autre car elles partageaient un lit. A la fin de sa narration, elle qui tout au long de l'histoire jouait le rôle d'une mère devient une mère d'une petite gamine qu'elle arrive à sauver des mains de Johnny qui allait frapper la petite gamine. Elle frappe Johnny plusieurs fois et laissant le corps inerte de celui-ci dans la maison où ils se trouvaient avec l'enfant qu'elle avait sauvé, elle sort et elle se sent libérée et pleine d'espoir, et enfin donne le nom *Kiessé* à son enfant, nom qui veut dire la joie. C'est une fin heureuse en quelque sorte car elle a survécu la guerre. Elle a un bel avenir et c'est pourquoi ses derniers mots reflètent l'espoir : « Et j'ai regardé vers le ciel : elles étaient là, diamants brillants, couronnant nos têtes. Que ferions-nous sans les étoiles ? » (361). Les chemins de ces deux protagonistes et antagonistes, Johnny et Laokolé, se croisent tout au long du livre et parfois tous les deux

fournissent les détails d'un même événement, chacun avec son interprétation de ce qui se passe, comme vue de son côté. Comment la narration du traumatisme se fait d'après chaque narrateur ?

Narrer le traumatisme

La définition du traumatisme

Afin d'aborder ce sujet, j'emprunte la définition du terme traumatisme de Cathy Caruth, auteure d'un des livres considérés les textes fondateurs des études du trauma, *Unclaimed experience: Trauma, Narrative and History*. Caruth définit le traumatisme comme une expérience écrasante d'événements soudains ou catastrophiques dans lesquels la réaction à l'événement se produit dans l'apparence répétitive souvent retardée et incontrôlée des hallucinations et d'autres phénomènes intrusifs (Caruth, 11). L'une des images récurrentes du traumatisme de notre siècle selon Caruth est celle des soldats étant confrontés à des morts massives soudaines et qui souffrent de cette vue dans un état engourdi, pour le revivre plus tard dans des cauchemars répétés. Le passé est donc la source du traumatisme et c'est normalement un passé douloureux.

Les guerres sont caractérisées par des violences extrêmes et les enfants qui survivent portent des blessures psychiques qui se manifestent dans plusieurs sens, les crises d'hystérie, la perte des sentiments émotionnels, le besoin de raconter ce qu'ils ont vu, parmi d'autres. Ces effets divers peuvent être observés dans la narration du traumatisme par les trois narrateurs, Birahima, Johnny et Laokolé.

La manifestation du traumatisme

Selon Caruth, le traumatisme est une réponse qui se manifeste plus tard après les événements catastrophiques. Toutefois ces événements peuvent être soudains aussi, le traumatisme se manifestant parfois immédiatement après ces événements. C'est le cas de Fofu le frère de Laokolé dans *Johnny chien méchant*. Le jour où il a vu les milices abattre son père sous ses yeux, il est tombé dans un état d'engourdissement jusqu'à ce que sa sœur soit rentrée du lycée. Décrivant cette situation de Fofu, Laokolé raconte : « Quand j'étais rentrée ce jour où Papa avait été tué, je l'avais trouvé prostré dans un coin du salon, totalement muet, les yeux perdus dans le vague » (48). Il a pris trois jours de le sortir de cet état mais son traumatisme s'est manifesté ensuite dans une autre manière : « un état d'extrême agitation où il ne cessait de parler et de délirer » (48). C'est à cause du traumatisme de cet enfant qu'il commence à trembler lorsque sa sœur Laokolé lui annonce qu'un nouveau pillage va avoir lieu et il faut que Laokolé le secoue avant qu'il pique « une de ses crises périodiques » (14). Le choix de l'expression « une de » signifie qu'il en avait plusieurs et cela fait écho au terme « répétitive » qu'emploie Caruth.

Il y a aussi des moments où Laokolé nous raconte ses expériences qui montrent qu'elle est aussi traumatisée par les événements de cette guerre cruelle. Lorsqu'elle regarde la télévision chez Tantine Tamila, la situation qu'elle voit à la télévision et qu'elle décrit est un cas de la manifestation de son traumatisme. Dans l'écran, elle se voit paralysée en chemin d'un char qui recule à grande vitesse et elle est presque écrasée si ce n'est pas une certaine femme qui la saisit brusquement et la tire vers elle. Elle ne se reconnaît pas tout de suite dans l'écran et elle se décrit sans le savoir comme un homme qui « ne bougeait toujours pas, hypnotisé, figé comme un

animal ébloui par la torche du chasseur » (240). Ces deux cas illustrent des états dans lesquels les enfants qui ont vécu les atrocités de la guerre civile tombent à cause du traumatisme résultant de la guerre.

Parfois, les enfants deviennent si habitués à voir des scènes horribles pendant la guerre qu'ils perdent leur capacité d'avoir des sentiments humains. Birahima par exemple ne semble pas avoir des émotions lorsqu'il raconte son histoire. Ce fait souligne sa manière de faire face au traumatisme et c'est pourquoi il narre ses expériences à son cousin Mamadou en espérant qu'ils seront lus par tout le monde. Ce désir de prendre la parole par l'enfant traumatisé me mène à explorer le rôle que joue la narration du traumatisme chez les enfants.

Les rôles de la narration du traumatisme

Afin d'aborder le sujet de la narration du traumatisme, je me sers de l'étude menée par Erika Apfelbaum, qui traite de la restauration de vies brisées par la violence collective. Bien que l'essai se base sur la narration du traumatisme dans le cas des violences subies pendant les conflits armés en Afrique du Sud au cours du 20^e siècle, il y a des démarches importantes qui peuvent informer et s'appliquer à l'étude de la narration du traumatisme dans les œuvres qui font l'objet de mon étude qui seront abordées après.

La guerre et la violence brisent les vies ou bien les perturbent profondément. Apfelbaum s'interroge sur les moyens dont les survivants des catastrophes majeures peuvent combler le fossé entre le passé et le présent (Merwe, 9). Le moyen qui est proposé est la narration. La

narration signifie la prise de parole de la part de quelqu'un qui a vécu un passé traumatisant. Pour Apfelbaum, « for persons in pain, the act of telling their stories, bearing witness and memorializing their experiences of dehumanization may well be difficult but imperative » (Merwe, 10). La prise de parole est ainsi difficile mais impérative et comme l'explique éloquemment Apfelbaum, « it is necessary to speak about dislocating events and express the associated grief and pain » et que « no one can live in silence forever [...] social communication is vital to our social balance and personal sanity » (Merwe, 10). Comment peut-on évaluer la fonction de la narration pour les jeunes victimes des guerres civiles qu'on aborde dans les textes de base ?

Restitution de l'humanité

La guerre dans toutes ses formes déshumanise les gens. L'une des raisons pour lesquelles la narration importe pour ses victimes c'est qu'elle permet d'humaniser une nouvelle fois les survivants de la guerre, bourreaux ou victimes, car dans les mots d'Apfelbaum, « telling one's story is a re-humanizing process » (Merwe, 11). « Re-humanizing » veut dire que les survivants retrouvent leur intégrité ou unité en tant qu'êtres humains, détruit par la guerre. Il s'agit en effet de sortir une personne, dans ce cas l'enfant, du monde de la violence dans lequel sa dignité a été si profondément violée que la personne a perdu son sens d'humanité et son sens d'appartenance à la communauté humaine. Faire sortir ces personnes en leur donnant la parole c'est à la fois les aider à regagner leur identité.

La narration que nous fournissent les narrateurs de nos textes de base est en plusieurs dimensions une revendication de l'humanité. La première dimension est la mention des noms des autres enfants victimes et bourreaux de la guerre civile. Le fait que ces narrateurs choisissent de nous donner les noms de leurs camarades et d'autres enfants touchés par la guerre indique qu'ils envisagent ressortir ces enfants de l'invisibilité qui se superpose pendant et après la guerre. Ces narrateurs donc se tâchent d'assurer qu'aucun des enfants ne reste dans les ombres les rendant donc visibles. Morts ou vivants, l'identification de ces enfants leur donnent une identité.

Dans *Allah...*, Birahima tâche de faire l'oraison funèbre de tout enfant-soldat qui lui était proche : « L'enfant-soldat est le personnage le plus célèbre de cette fin du vingtième siècle. Quand un soldat-enfant meurt, on doit donc dire son oraison funèbre » (94). Il fait l'oraison funèbre pour Sarah (94-96), Kik (100-101), Sekou Ouedraogo (120-124), Sosso (124-125) etc. L'oraison funèbre selon Birahima décrit comment le défunt « a pu dans ce foutue monde devenir un soldat » (93-94). Afin de répondre à ce commentaire, Birahima revient en arrière pour nous fournir des informations qu'il a de la vie qu'a menée l'enfant soldat mort avant la guerre et cette description comporte une identité de chacun de ses victimes. Sans les informations sur ces enfants, ils auraient passé sous silence et auraient appartenu à ce que Apfelbaum qualifie en « victims with no names and no identifiable faces, human beings whose deaths have left no trace whatsoever » (Merwe, 11).

Johnny aussi dans le livre de Dongala raconte son histoire en mentionnant les membres de son groupe des combattants appelé les Mata Mata qui veut dire les « donne la-mort », ceux qui

n'avaient pas peur de la donner ni de la recevoir (Dongala, 17). Même si ces membres ont adopté les noms de guerre, la narration de Johnny nous informe qu'il s'agit des personnes qu'il côtoyait pendant la guerre. Parfois l'information tel leur analphabétisme que Johnny évoque de temps en temps montre qu'il les connaissait, et qu'il peut les identifier dans son histoire, donc la revendication de l'identité de la part de non seulement le narrateur, Johnny, mais aussi d'autres enfants impliqués dans la guerre, par exemple Caïman, Idi Amin, Serpent, Pili Pili et Savimbi (Dongala, 56-57).

C'est vrai que la guerre détruit l'humanité mais les individus ont la capacité de maintenir leur humanité malgré la guerre. Les actes que commettent Birahima dans *Allah...* et Johnny dans *Johnny Chien...*, avec les autres membres des milices, adultes ou enfants, sont généralement déshumanisants. Les narrateurs nous présentent des exemples des personnes qui luttent pour maintenir leur humanité pendant la guerre à travers leurs actes de bonté. Ces personnes mettent en question les prétextes donnés pour justifier les injustices commises pendant la guerre. Laokolé par exemple ne cesse pas de s'émerveiller qu'il y ait des personnes pleines de bonté malgré la guerre : « Trois femmes dans un camp d'Afrique centrale, qui essayaient d'aider l'humanité ; trois forces fragiles qui refusaient de baisser les bras devant l'indifférence du monde » (Dongala, 181). Il y a aussi l'homme qui porte la maman de Laokolé en dehors des murs des ambassades et l'emmène dans le camp de réfugiés tenu par l'ONU et le HCR. Quand elle contemple cet homme et sa gentillesse, Laokolé se pose la question : « Comment expliquer que je me souviens en détail de toutes les scènes de cruauté dont j'avais été témoin, même témoin éloigné, alors que rien ne me restait d'un acte d'humanité qui me touchait directement ? » (159). Le cas de la sœur Marie-Béatrice dans *Allah...* est aussi un exemple des gens qui gardent une partie de leur

humanité et ce faisant celle des autres victimes de la guerre. Marie-Béatrice s'occupait de beaucoup de personnes pendant la guerre et Birahima ainsi raconte qu'elle soignait avec l'aide des autres sœurs « les foutues, les éclopés, les aveugles... les malades prêts à crever » à part les nourrir (148). Les narrateurs Birahima, Laokolé et Johnny sont à travers leur narration à la quête de la restitution de l'humanité dans leurs vies et celles des autres enfants.

La narration est ainsi un moyen de se former une identité. Il y a un certain nombre d'aspects qui constituent une identité particulière. Ces aspects résonnent avec ceux en tension au cœur des droits de l'enfant, en particulier l'innocence, la vulnérabilité, l'irrationalité, l'incompétence, mais aussi la puissance d'agir, caractéristiques de l'enfance pouvant être comprises et interprétées différemment selon les contextes. La narration aide à sortir les victimes des atrocités de l'anonymat, leur donner une identité. Le fait de sortir de l'anonymat du statut de victime signifie donc de retrouver de retrouver son nom et son identité. Les expériences personnelles sont donc réinscrites dans l'évolution de l'histoire: c'est donc retrouver sa socialité et son sens de l'historicité. C'est grâce à la narration de Birahima qu'il raconte son histoire et qu'il arrive à rejoindre son cousin qui est pour lui retrouver sa socialité. En faisant le témoignage de la vie de ses camarades par exemple, Birahima proteste contre l'exploitation des enfants qui sont morts comme des mouches et qui risquent d'être oubliés. Il revendique la reconnaissance de ces enfants et c'est à la fois une tentative de la restitution de l'humanité. On arrive à dire ce qui est réduit au silence et atteindre sa dignité. En rédigeant les récits rejetés des petits crimes et des exactions que les victimes subissent ou commettent, nous pouvons fournir aux communautés sacrifiées l'historicité et la dignité humaine qu'elles ont été refusées (Merwe 12).

L'affirmation de la vie face à la mort

Si j'examine la narration faite par des enfants victimes, bourreaux ou bien les deux, sur la guerre civile, c'est parce que ces enfants ont survécu malgré la guerre pour pouvoir raconter leurs expériences. La survie est selon Apfelbaum « in many cases a matter of luck: in other words, it is the missing encounter with death which has become the very foundation of their life » (Merwe, 12). Les dernières paroles de la narration dans Johnny « je meurs... je suis mort... je... je » (Dongala, 358) sont un appel à tout lecteur ou auditeur de sa narration de se rendre compte que c'est possible que les enfants qui ont vécu et commis les atrocités pendant la guerre risquent parfois d'être anéantis avant qu'ils racontent leur histoire. Laokolé de sa part termine sa narration avec des paroles d'espoir : « Et j'ai regardé vers le ciel : elles étaient là, diamants brillants, couronnant nos têtes. Que ferions-nous sans les étoiles ? » (Dongala, 361). Dans ces paroles, Laokolé affirme la vie face à la mort aussi.

Il y a une force importante chez les enfants mais qui doit être exploitée, leur ténacité (resilience). Si toute la population est susceptible de souffrir de stress après une expérience traumatisante, les enfants sont à la fois les plus fragiles et ceux possédant la plus grande capacité à guérir. Laokolé a été témoin de la mort de sa meilleure amie Mélanie, sa mère et sa tante Tantine Tamila sont mortes, elle a perdu son frère qui s'était égaré parmi la foule qui essayait de fuir les milices, elle a failli être violée et torturée par Johnny mais elle émerge forte de l'autre côté en tant que survivante. Birahima a tué beaucoup d'innocents au Libéria et en Sierra Leone et il a été témoin de la mort de plusieurs camarades, enfants soldats comme lui. La tante qu'il cherchait est morte, mais lui aussi a survécu et maintenant il envisage que son blablabla soit lu par toute sorte de

gens : des blancs colons, des noirs indigènes sauvages d’Afrique et des francophones de tout genre (Kourouma, 11). Il ne veut pas qu’un détail soit laissé et il dit à son cousin Mamadou: « Asseyez-vous et écoutez-moi. Et écrivez tout et tout » (13). Ce désir que tout soit écrit élucide à quel point Birahima veut que son histoire soit connue et prise au sérieux. Il fait recours aux dictionnaires Larousse et Petit Robert pour vérifier et expliquer les gros mots du français de France aux noirs nègres indigènes d’Afrique. Il se sert aussi de l’Inventaire des particularités lexicales du français d’Afrique pour expliquer les gros mots africains aux blancs français de France. Enfin, il a le dictionnaire Harrap pour expliquer les gros mots anglais aux francophones, Ce recours aux dictionnaires et à l’inventaire lexical constitue la preuve qu’il veut atteindre le plus large public possible. Il devient ainsi le porte-parole de toute une génération perdue. Ses camarades tombés sous le coup des balles bénéficieront au moins d’une reconnaissance, celle d’un camarade qui a tout vécu, tout fait, tout subi, un enfant à qui le monde absurde des adultes a volé la jeunesse et l’avenir.

Si les enfants possèdent la ténacité malgré la guerre, il faut pourtant savoir que la guerre, par la dissolution inévitable de la vie familiale, par la destruction des structures telles que celles des systèmes éducatifs ou médico-sanitaires, par la remise en cause des références et l’organisation sociale, empêche l’enfant de vivre sa condition d’enfant et le prive des éléments qui devaient participer à son développement, le milieu naturel qui permet son développement émotionnel et mental. La génération actuelle des enfants a donc peu de chance de construire sa future santé psychologique et la normalité qui sera nécessaire à la reconstruction du monde après la guerre. (Caruth, 11, 12). La prise de parole de la part des enfants est une mise en parallèle de leur ténacité d’une part mais aussi des risques qu’ils courent si leurs besoins psychologiques ne sont

pas satisfaits après la guerre. La narration joue un rôle important aussi dans la reconstruction de la mémoire comme discutée ci-après.

La reconstruction de la mémoire

L'histoire et la mémoire ont besoin l'une de l'autre pour arriver à une vérité concrète. Un narrateur comme Birahima tâche de nous donner les informations sur l'histoire des pays dans lesquels il combat en tant qu'enfant-soldat. La mémoire se sert de l'histoire pour se construire. La narration de la part d'un enfant soldat est la revendication du droit à la mémoire et à la reconnaissance par un enfant qui était non seulement un bourreau pendant la guerre civile mais aussi une victime de la même guerre. L'enfant bourreau est d'abord victime puisque ce sont les conditions précaires au sein desquelles il se trouve qu'il lui devient facile d'être enrôlé dans les milices. Ces conditions précaires qui incluent la pauvreté et l'analphabétisme comme je l'ai déjà expliqué dans la première partie sont le produit de la mauvaise gouvernance de la part du gouvernement du jour. À travers un mélange de subjectivité et objectivité, Birahima nous présente l'histoire des pays et surtout les événements qui ont contribué à l'éclatement des guerres civiles dans les deux pays, le Liberia et la Sierra Leone. Il se sert de l'histoire alors pour construire sa mémoire et c'est cette mémoire qu'elle partage avec le lecteur qu'il vise. Comment est-ce que la construction de la mémoire se fait dans la narration ?

Chaque fois que Birahima nous informe qu'il a tué beaucoup d'innocents au Liberia et en Sierra Leone, il ponctue son discours avec les mots injurieux malinkés, *gnamokodé* (bâtard ou bâtardise), *faforo* (sexe du père) et *walahé* (au nom d'Allah). La langue utilisée par Birahima

ressemble généralement à la langue parlée et cette langue peut être interprétée comme résultante de son innocence vu qu'il est enfant analphabète. En reconstruisant sa mémoire, il nous informe d'autres enfants-soldats comme lui. Il ne semble pas si affecté par la mort de ses camarades, au moins dans son discours car par exemple quand il fait l'oraison funèbre pour Sarah il remarque : « Je le fais pour Sarah parce que cela me plaît, j'en ai le temps et c'est marrant » (94). Qu'il arrive à rire concernant la mort de ses camarades est un signe de ce en quoi la guerre l'a transformé. L'ordre chronologique dans le récit de Birahima est un ordre cyclique dans le fait qu'on revient aux phrases qui ont commencé son récit à la fin du récit. L'effet de ce type de narration pour le lecteur est l'attirance et la rétention de son attention. Puisque les dernières phrases font écho à celles qui ont commencé la narration, le récit devient poignant et le lecteur est tenté de revenir au début pour relire ces phrases qui peignent le portrait du narrateur, Birahima.

Laokolé et Johnny font un aller-retour entre le présent où il s'agit de la guerre civile et le passé de ce qu'a été la vie avant la guerre. Chacun essaie de reconstruire sa mémoire à sa manière. Laokolé ne cesse de nous informer à quel point elle a été toujours fascinée par les murs et comment elle rêvait de devenir ingénieure ou architecte un jour. C'est cette mémoire qui la pousse à lutter pour un avenir meilleur après la guerre. Johnny aussi évoque des souvenirs, surtout des conditions qui ont permis son enrôlement dans la milice. Il ne cesse pas d'imaginer et de nous informer de ce qu'il rêve d'être à l'avenir, n général comme Giap. La narration est un travail de mémoire, de reconstruction de cette mémoire. S'il y a un manque de la narration qui nous explique les parcours des enfants pendant la guerre, on risque de se méfier de l'enfant qui est lui-même le devenir de l'être humain. Le retour au passé pour essayer de reconstruire sa

mémoire n'est pas une chose facile. Même pour les sujets qui s'accrochent à une vision nostalgique de leur expérience passée, l'humeur dominante est sombre. Les souvenirs qui sont évoqués dans ces récits ne sont pas seulement poignants parce que toute histoire dans le passé indique ce qui est irrémédiablement perdu (Rosello, 3). Néanmoins, comme nous l'avons déjà vu avec Apfelbaum, la narration est difficile mais impérative. La narration met en œuvre l'unification de ce que la guerre a détruit.

Les défis de la narration

L'essai d'Apfelbaum aborde les défis qui peuvent menacer le but de la narration, l'incapacité de la langue pour exprimer parfois les sujets qui sont lourds et la mauvaise volonté de la part de l'auditeur destiné car parfois les expériences sont « often beyond the range of ordinary language as to defy narrative expression » et le refus d'écouter si « listeners are unwilling or unable to hear one who tries to speak of the unspeakable » (10).

Selon Apfelbaum « it takes two to engage in a narrative – one to speak, and another to hear » (13). C'est à dire que les narrateurs désirent d'être écoutés. Avec Birahima, son auditeur se révèle à la fin de sa narration, son cousin Mamadou Doumbia le docteur. Les auditeurs de Laokolé et de Johnny ne sont pas définis dans la narration. Pourtant, on croit que les deux narrateurs visaient que leur narration atteint un public donné, y compris enfin nous qui lisons leur histoire. La narration du traumatisme chez chaque narrateur est le premier pas dans la marche vers la guérison, mais cela exige qu'il y ait quelqu'un qui écoute. Si on n'écoute pas, Apfelbaum soutient que « from the standpoint of the victim, the refusal to hear is a continuation of the

violence to which the victims have been subjected because it leaves them stranded in the dark abyss of trauma and loneliness » (14). Sauf si on écoute, les enfants survivants resteront dans l'état de traumatisme pendant tout le reste de leurs vies.

La narration au service de la réparation

Le traumatisme est non seulement un effet de destruction mais aussi, fondamentalement, une énigme de survie. C'est seulement en reconnaissant l'expérience traumatisante comme une relation paradoxale entre la destructivité et la survie que nous pouvons aussi reconnaître l'héritage de l'incompréhensibilité au cœur de l'expérience catastrophique (Caruth 58).

Témoigner d'un traumatisme par la narration est essentielle à la guérison d'un survivant. Ce processus se produit par la transformation de la mémoire traumatique dans un récit cohérent qui peut alors être intégré dans le sens de soi et la vision du monde de la victime, mais aussi pour réintégrer le survivant dans une communauté, rétablir les connexions essentielles à son individualité. La narration du traumatisme aux niveaux individuels et collectifs pivote sur une interaction complexe de la distance et de la proximité, tout en aidant le narrateur et le lecteur à se réconcilier avec la tragédie et à établir les bases pour le renouvellement. On doit en parler pour inverser la tendance, et dépasser ce sentiment de trauma. La divulgation de l'histoire et l'expression du chagrin sont des étapes nécessaires dans la restauration de vies brisées. (Merwe, 11).

Cette restauration de vies brisées équivaut au cadre d'habilitation (enabling frame) dont parle Mireille Rosello dans son livre. Ce cadre informe ce qui doit être opposé, célébré ou défié

(Rosello, 18). La guerre arrache les enfants de leur innocence. Laokolé qui sympathise avec son petit frère raconte : « Pauvre enfant. Je l'avais réveillé à cinq heures du matin, je l'avais menacé, je lui avais fait faire ce dur labeur physique et il n'avait encore rien mangé. Un gosse de douze ans ne méritait pas cela » (15). Laokolé s'efforce aussi de ne pas pleurer car elle se croit femme vu que sa mère est maintenant handicapée et qu'il y a un changement de rôles qu'elles jouent ; Laokolé est devenue la mère de sa mère, et sa mère a pris le rôle de l'enfant. Pour des enfants soldats comme Johnny et Birahima, l'enrôlement dans le monde militaire leur interdit soudainement d'être enfants, sans pour autant lui permettre d'accéder au rang d'adulte.

Les blessures psychologiques qui résultent de la guerre relèvent du stress post-traumatique, (Post Traumatic Stress Disorder (PTSD) en anglais. Le PTSD est le concept le plus répandu qui analyse l'anxiété qui se manifestant schématiquement par une tendance de l'individu à revivre en permanence son expérience traumatique (hallucinations, cauchemars...) et à éviter systématiquement tous les stimuli qui rappellent cette expérience. Quand l'intégralité psychique de l'enfant est touchée par la guerre, l'avenir le devient peu prometteur. Pour Laokolé par exemple, même si elle fait de son mieux pour survivre, il y a des moments qu'elle ne peut pas envisager ni son avenir ni celui des autres enfants : « On ne pouvait avoir aucun espoir dans un pays où il fallait marcher sur un tas de cadavres pour prendre le pouvoir, où on vous pourchassait parce que vous étiez mayi-dogo, un pays où on tuait des enfants » (Dongala, 170).

Rosello propose une recherche de la réparation dans les récits (the search of the reparative in the narratives) et j'examine brièvement si les récits que j'étudie atteignent ce cadre d'habilitation. La question que je vais aborder ici est la suivante : est-ce que les narrateurs s'affirment ou est-ce qu'ils s'effacent dans leurs récits? Tout d'abord, les narrateurs comme il a été déjà souligné ont

survécu à la guerre et à ses atrocités. Déjà, leur narration est un cri retentissant : nous sommes des enfants qui ont survécu la guerre, voici nos expériences et ceux des autres enfants que nous avons croisés pendant la guerre, ne nous oubliez pas. La narration en soi-même est une affirmation. La précarité de la vie de ses enfants les a rendus plus vulnérables. Ils risquaient d'être détruits au milieu de ces conditions peu favorables mais ils ont pu les surmonter. Peu importe leur état actuel, mais le fait qu'ils racontent leur histoire est une revendication de plus de responsabilité de tout adulte de fournir un environnement propice pour leur développement physique aussi bien que psychiques.

Puisque les effets psychologiques d'une expérience traumatisante peuvent retentir sur toute la famille de la personne concernée et même atteindre les futures générations comme c'est le cas avec Zahiah Rahmani, qui vit le traumatisme de l'expérience de son père qui était harki pendant la guerre d'Algérie, il est important que les dirigeants mettent en place des mesures de préventions des conflits. Dans le cas de Zahiah Rahmani qui a écrit un roman, *Moze*, où elle évoque le traumatisme qu'engendrent les expériences qu'a vécues son père et qui lui étaient transférées, il est évident que les traumatismes irrésolus peuvent passer aux enfants, d'où le traumatisme intergénérationnel. Les conséquences de la détresse psychologique non-résolue sont à long terme, agissant comme un facteur contributeur potentiel de comportements négatifs tels que l'alcoolisme, les comportements violents ou criminels et la faible estime de soi à l'âge adulte (Dupuy et Peters, 45-46).

Ce cadre d'habilitation que propose Rosello est possible donc vu que les narrateurs ont pris la parole. Birahima dans *Allah...* était tout au long de son récit en quête de sa tante qui représentait pour lui un bel avenir et la protection. Bien qu'il trouve enfin qu'elle est déjà morte, la rencontre de son cousin, fils de sa tante décédée, est le premier pas dans la construction de son cadre d'habilitation et donc la réparation pour lui. Et puisque tout au début il demande à son auditeur d'écrire tout, il est évident que son auditeur a pu écouter et tout écrire car c'est la seule explication de sa narration jusqu'à la fin qui est son présent où il se trouve avec son cousin. Les dernières paroles de Laokolé aussi retentissent de l'espoir et c'est là où commence aussi son cadre d'habilitation. Il s'agit enfin du potentiel réparateur du récit. C'est le retour du refoulé, la réparation par le biais de la prise de parole, la revendication du droit à la reconnaissance et à la justice et la restitution de l'humanité.

CONCLUSION

Dans ces deux romans, les deux auteurs se sont servis des enfants pour nous présenter une nouvelle perspective, celle d'un enfant de la guerre civile en Afrique. Les expériences de chacun des narrateurs varient, ainsi que leurs techniques de narration. Kourouma à travers la narration de Birahima, un enfant pauvre et non-éduqué se sert de l'innocence qu'on associe aux enfants pour se moquer des gens qui sont censés protéger les enfants mais qui font le contraire. Birahima se moque par exemple des leaders des autres pays qui sont impliqués dans les rebellions et les guerres civiles en Sierra Leone et au Liberia. Il fait recours au sarcasme et cette citation résume tout ce qu'il pense de ces leaders :

Comparé à Taylor, Compaoré le dictateur du Burkina, Houphouët-Boigny le dictateur de Côte-d'Ivoire et Kadhafi le dictateur de Libye sont des gens bien, des gens apparemment bien. Pourquoi apportent-ils des aides importantes à un fieffé menteur, à un fieffé menteur, à un fieffé voleur, à un bandit de grand chemin comme Taylor pour que Taylor devienne le chef d'un État ? Pourquoi ? Pourquoi ? De deux choses l'une : ou ils sont malhonnêtes comme Taylor, ou c'est ce qu'on appelle la grande politique dans l'Afrique des dictatures barbares et liberticides des pères des nations (71).

Le récit de Birahima est poignant. Il semble insensible dans sa narration car il prend à la légère des sujets graves telle la mort, mais il n'arrête pas de susciter un sentiment de sympathie chez son lecteur, avec la narration qui se ponctue avec les mots injurieux malinkés tels *gnamokodé* et *faforo* qui évoquent son innocence.

Pour ce qui est du livre de Dongala, il nous apporte une narration peu conventionnelle, avec deux perspectives de deux adolescents à l'enfance abrégée. La juxtaposition des chapitres de ces deux narrateurs nous aident à comprendre à la fois la vie d'un enfant bourreau de la guerre pour qui la guerre est devenue un jeu aussi bien que celle d'un enfant qui essaie de survivre malgré la guerre.

Les deux voix nous apportent un dynamisme qui assure qu'il n'y a pas une seule voix qui reste dominante. On peut comprendre comment l'enfant bourreau, Johnny, est à la fois victime de la guerre car sa narration suscite un sentiment de sympathie chez le lecteur : lui-même comprend la banalité de la guerre mais n'a pas d'autre moyen pour se sauver de la situation dans laquelle il se trouve. On comprend aussi que les actes d'humanité peuvent éveiller l'espoir chez l'enfant pour un meilleur avenir comme c'est le cas avec Laokolé qui croise dans son chemin un nombre de personnes qui luttent pour affirmer les valeurs humaines. Si nous avions affaire à la narration de Laokolé seulement, nous aurions vu que la monstruosité de Johnny, sans comprendre les conditions précaires qui l'ont engendrée et sa vulnérabilité, les facteurs qui l'ont poussé à devenir enfant soldat. Mais avec la narration de Johnny lui-même, nous comprenons comment il ne voulait pas prendre les armes et aller au combat au début car tous les gens pour lui étaient les mêmes. Il a été exploité par un soi-disant intellectuel et convaincu que la violence est la normalité de la guerre civile, il fait ce que la guerre veut. Le fait qu'il soit touché par la mort de son ami Caïman montre qu'il a des sentiments et qu'il aurait voulu garder ses amis vivants. Pour citer Caïman lorsqu'il dit : « Cet élément, c'était mon ami Caïman. J'ai failli pleurer. On ne tue pas l'ami de quelqu'un. Vraiment, les gens sont méchants, ils n'ont pas de cœur » (57). Il n'y a jamais une seule perspective dans un récit qui traite de la guerre. C'était mon souci dès le début d'aborder une perspective qui est normalement refoulée, celle d'un enfant, et Dongala avec son style de narration particulier à l'aider dans la compréhension qu'il faut présenter toutes les perspectives possibles afin d'arriver à bien comprendre les racines du trauma chez les enfants victimes des guerres et donc trouver un moyen de le dépasser voire résoudre.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

- Ali, Taisier M. A., and Robert O. Matthews. *Civil Wars in Africa: Roots and Resolution*. McGill-Queen's University Press, Montreal, 1999;2014;
- Apfelbaum, Erika. Restoring lives shattered by collective violence: The role of official public narratives in the process of memorialising. Van der Merwe, C. N, and Rolf Wolfswinkel. *Telling Wounds: Narrative, Trauma & Memory : Working through the SA Armed Conflicts of the 20th Century* : Proceedings of the Conference Held at the University of Cape Town, 3-5 July 2002, Van Schaik Content Solutions, Stellenbosch [South Africa], 2002.
- Carpenter, R. C. *Forgetting Children Born of War: Setting the Human Rights Agenda in Bosnia and Beyond*. Columbia University Press, New York, 2010, doi:10.7312/carp15130
- Caruth, Cathy. *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1996.
- Cheuzeville, Hervé. *Kadogo: Enfants Des Guerres d'Afrique Centrale : Soudan, Ouganda, Rwanda, R-D Congo*. L'Harmattan, Paris, 2003.
- Didier, Anoh B. *La guerre civile dans le roman d'Afrique noire francophone. Représentation ; causes; conséquences et idéologies*. Presses Académiques Francophones, Paris, 2012.
- Dongala, Emmanuel B. *Johnny chien méchant: Roman*. Le Serpent à plumes, Paris, 2002.
- Dupuy, Kendra E., and Krijn Peters. *War and Children: A Reference Handbook*. Praeger Security International, Santa Barbara, Calif, 2010.
- Kourouma, Ahmadou. *Allah n'est pas obligé: Roman*. Seuil, Paris, 2000.
- Rahmani, Zahia. *Moze*. Sabine Wespieser, 2003.
- Rosello, Mireille . *The reparative in narratives, works of mourning in progress*. Liverpool University Press, 2010.
- Souare, Issaka K. *Guerres Civiles Et Coups d'état En Afrique De l'Ouest: Comprendre Les Causes Et Identifier Des Solutions Possibles*. L'Harmattan, Paris, 2007.
- https://www.icrc.org/fre/assets/files/other/icrc_001_4015.pdf (Les enfants dans la guerre)
- <http://www.humanium.org/fr/enfants-dans-la-guerre/>
- <http://www.rfi.fr/emission/20170313-samir-amin-france-anticolonial-tiers-monde-ua-independances-colonisation-imperiali>.